

une délicatesse infinie les nuances les plus opposées; sa sensibilité qui donne une âme innombrable au piano; tous ces dons merveilleux et rares qui font de Mme Marguerite Long une grande et noble artiste, elle ne veut point que notre admiration s'y attache exclusivement. L'œuvre seule l'occupe. Sa plus grande joie est de nous l'offrir dans la belle lumière où l'a située son auteur; de la sortir du silence revêtue des sonorités qu'il avait choisies, ornée des nuances et des accents qui répondaient à son sentiment. Elle est avant tout, l'interprète, une interprète de génie selon le cœur des Maîtres...

En se consacrant plus spécialement aux œuvres de Claude Debussy, Mme Marguerite Long sert une cause admirable. Car quelque opinion que l'on professe au sujet de ces œuvres, il est certain qu'elles marquent une date dans l'histoire de l'Art. Elles ont renouvelé à la fois le sentiment et la technique de la musique; elles en ont étendu le pouvoir et l'ont établie sur de nouvelles lois... Quelque part que l'on fasse aux influences extérieures qui ont amené Debussy sur le chemin de ses découvertes, il n'en reste pas moins qu'il fut un extraordinaire inventeur... Pas un artiste aujourd'hui, non seulement en France mais dans tous les pays du monde, pour peu qu'il soit soucieux de se faire écouter de ses contemporains, ne voudrait se priver des expressions et des libertés dont Debussy a enrichi le langage musical...

Mme Marguerite Long a été la prêtresse inspirée et fervente de cette beauté nouvelle. C'est un enchantement de l'entendre interpréter des œuvres comme : *Reflets dans l'eau*, *Masques*, *l'Isle joyeuse*, *la Soirée dans Grenade*, où se manifestent cet art léger, capricieux, subtil, magique, ce volètement de sylphes, cet impressionnisme changeant, cette grâce vive, cette élégance française, cette spontanéité et ce charme qui caractérisent adorablement l'auteur des *Préludes*...

Comme, avec elle, cette musique s'exprime idéalement... Comme l'on sent qu'elle en a la juste et délicieuse compréhension!

Elle triomphe dans l'interprétation de cette musique qui ne se justifie que par elle-même, où chaque note est sensation; où partout la vie affleure...

Elle nous la livre totalement. La voici entourée du mystère que la poésie symboliste lui a communiqué; la voici avec ses mélodies protégées de la pleine lumière par une buée d'harmonie dans laquelle, sitôt apparues, elles s'effaceront; la voici, musique d'allusion, musique d'indication, aux confins du rêve et de la réalité...

On a fêté avec enthousiasme Mme Marguerite Long. Avant ces pièces pour piano, elle nous avait révélé, avec son admirable intelligence musicale, cette *Fantaisie* pour piano et orchestre où il est un « mouvement lent » qui est bien du Debussy de l'« Andante » du Quatuor à cordes...

M. JULY.

QUELQUES RÉCENTES OPINIONS SUR

Madame

Marguerite LONG*

Professeur au Conservatoire National



ADMINISTRATEUR :

Paul MACIA, 8, Avenue Constant-Coquelin, PARIS (VII^e)

grands virtuoses entendus dans cette ronde effrénée de concerts, chacun avec ses qualités personnelles, nous voilà devant Mme Marguerite Long, le célèbre professeur du Conservatoire. A peine les premières mesures envolées du clavier, voici que s'envolent et s'estompent dans la pénombre les souvenirs des précédentes auditions dont l'admirable artiste fit, en un instant, table rase.

« Que faut-il ajouter après cela... sinon simplement que cette soirée fut un réel enchantement. *Trois études* de Chopin, la *Troisième Valse* de Fauré, *l'Isle joyeuse* de Debussy, mirent en relief un vertigineux mécanisme allié à une musicalité de haute culture. Bien des fois il nous fut donné d'entendre la sonate *l'Aurore* de Beethoven, par toute une pléiade de grands virtuoses, jamais, note par note, l'admirable adagio ne nous impressionna aussi fortement que cette fois. »

Des séances pareilles restent inoubliables.

(L'Ouest-Eclair).

HOLLANDE

La *Ballade* et la *Fantaisie*, de Debussy, viennent d'être révélées aux mélomanes des Pays-Bas, grâce à Mme Marguerite Long, inégalable dans l'expression, adorablement attique et humaine profondément, de l'inspiration faurénne.

Appelée par M. Mengelberg à participer aux solennités musicales du Concertgebouw, Mme Long triompha successivement à Amsterdam et à La Haye. Double succès, et d'autant plus flatteur, que notre école, peu connue jusqu'ici en Hollande, va bénéficier d'une aussi magnifique propagande. Naguère M. Gabriel Pierné, que M. Mengelberg avait invité, dirigea là-bas plusieurs ouvrages français. Aujourd'hui, M. Mengelberg, de sa propre initiative, vulgarise du Berlioz, du Debussy, voire la *Valse*, de M. Ravel. Le moment n'est pas éloigné qui verra les Hollandais apprécier à sa juste valeur notre brillante là-bas plusieurs ouvrages français. Aujourd'hui, M. Mengelberg se poursuit et qu'il soit appuyé par des manifestations de personnalités autorisées, telles celles de Mme Marguerite Long. Sans me mêler des choses de la politique, j'ajoute qu'en l'occurrence les représentants officiels de notre pays, loin de se dérober à leur devoir, fêtèrent avec empressement l'ambassadrice de la musique française. Et ceci est trop rare pour que nous ne nous en félicitions pas hautement.

J. POUËICH.

MONTE-CARLO

Les Concerts classiques. Debussy

Nous avons entendu, à un récent Concert classique, Mme Marguerite Long dans des œuvres de Claude Debussy. Le critique qui ne verrait en la grande pianiste qu'une virtuose impeccable et brillante, se tromperait lourdement.

Car sa sûre technique qui laisse tant de liberté à son jeu, sa puissance qui fait songer au grand Rubinstein, son toucher qui fait chanter les cordes comme des lyres et qui mesure avec

Société des Concerts du Conservatoire

Le *Concerto en mi bémol* de Beethoven est assurément le plus magnifiquement pourvu de trouvailles rythmiques et d'ingénieux détails qu'ait écrits le maître. Aussi figure-t-il fréquemment sur les programmes. Mais il est rare de l'entendre exécuter avec la maîtrise dont Mme Marguerite Long vient de nous donner l'indéniable impression. Là aussi se manifesta la valeur d'un art vraiment classique. Au respect absolu des mouvements et des nuances s'ajouta le charme d'une personnalité très originale et très équilibrée à la fois. Puissance et délicatesse des sonorités, spirituelle finesse d'un toucher aérien, souplesse et pureté du style se réunirent pour nous offrir un véritable régal esthétique, qui mérita et valut à l'éminente interprète de chauds et sincères applaudissements.

René BRANCOUR.

(Le Temps)

Mme Marguerite Long, a fait vivre, disons mieux, a vécu devant nous Schumann et Fauré intensément, avec une plénitude qui a un air de réincarnation. Ah! l'admirable dialogue — une page des *Kreisleriana* — de ces deux voix qui se poursuivent et se joignent, et se séparent pour se mêler encore!... Ces deux voix, ce sont les deux forces profondes qui font l'être même de l'artiste, l'une poésie et rêve, l'autre élan « dionysiaque », et elle les mène avec une harmonieuse maîtrise comme l'Ariane de la fable son char attelé de fauves dociles et charmés. Jamais l'œuvre de piano de Fauré n'a été devinée et recrée — vision et sentiment — dans son adorable atmosphère comme elle l'a été par cette grande artiste. Curieuse figure où le lyrisme, le démon du rythme, l'humour fantasque et une sorte d'enjouement mélancolique se fondent en un ensemble qui est indéfinissable. Ce qu'il y a de plus subtil dans l'âme de ce temps-ci avec ce que ce temps-ci ignore : le goût, la mesure et la grâce.

(Le Figaro)

« Je ne crois qu'il soit possible de donner des *Kreisleriana* une interprétation supérieure à celle que nous a offert Mme Marguerite Long; elle s'est complètement indentifiée avec cette œuvre admirable dont elle a pénétré à fond la substance : les moindres détails ont été rendus par la grande artiste avec une perfection rare et ce fut une véritable joie pour tous ceux qui aiment Schumann que de voir son œuvre si profondément sentie et si profondément comprise. Les trois pièces de Fauré qui terminaient le programme furent trois énormes succès; Mme Marguerite Long sut les envelopper de sonorités exquisées et leur donner tout le relief et le brillant qu'elles exigent. »

PROVINCE

« Nous assistâmes hier à une audition qui nous fit une profonde sensation. Vraiment la carrière pianistique est absolument merveilleuse, il y a toujours des surprises... après tous les

PARIS

Les deux Concerts de Mme Marguerite Long

En ce moment où chaque petit pianiste, échappé du Conservatoire, se croit forcé de s'exhiber sur une estrade, devant un public restreint et sagement indifférent, les vrais artistes travaillent dans ce silence qui fortifie, par une longue fréquentation des maîtres, leur compréhension, leur technique et leurs dons.

Le plus fier et le plus douloureux des deuils avait, pour un temps, éloigné Marguerite Long des concerts. Silence fécond, souvenir et travail... Elle vient de donner deux *Récitals*, à la salle Erard, devant une foule avertie et fidèle, car Mme Long a son public qui la suit, l'admire, et dont la ferveur anime ses efforts et fleurit sa route.

Le concert débutait par la Sonate en ut majeur de Beethoven, appelée (on n'a jamais su pourquoi) l'*Aurore*. Cette œuvre est trop connue pour que j'en fasse ici l'analyse : mais on sait quelle sûreté de technique, quelle émotion discrète, profonde et joyeuse, elle exige dans ses trois mouvements. La *Barcarolle*, trois *Etudes*, la *Fantaisie en fa mineur*, de Chopin, composaient la deuxième partie du programme, et ces œuvres « d'un des plus grands musiciens qui aient jamais existé » proclamait Debussy, ont montré que Mme Long savait faire le départ entre le romantisme sombre de Beethoven, assez éloigné de nous aujourd'hui, et le romantisme de Chopin, plus humain, plus tendre, plus passionné, plus rapproché enfin de notre compréhension et de notre façon de sentir et d'aimer. Il y a, dans toute sa musique, des grâces que l'on chercherait, en vain, dans l'œuvre de Beethoven, je ne sais quoi de féminin qui attendrit, une force (péroraison de la *Barcarolle* sur la pédale de *fa dièze*), une violence (développement rythmique du premier mouvement de la *Sonate en si bémol mineur*), un imprévu (marche quasi militaire de la fin de la *Fantaisie*) qui excusent son romantisme et le font aimer. Il y a aussi, et surtout, pour nous, « gens de maintenant », une nouveauté d'accords, d'où s'est envolée toute la richesse splendide du langage musical moderne. Qui sait, mieux que Marguerite Long comprendre et expliquer tout cela? Quels doigts caressent, plus doucement une harmonie subtile, excusent, avec plus d'habileté, un accord audacieux, ou déroulent, plus joliment, le tissu fuyant des traits harmonieux? La façon dont elle a exposé le retour du thème chantant, en *ut mineur*, avant le *lento sostenuto*, dans la *Fantaisie*, m'a ravi d'aise. Le thème, qui apparaît trois fois, est généralement traduit de la même manière. Marguerite Long a compris la faiblesse de cette répétition que rien ne justifie, et l'a présentée plus paisible, plus lent, plus profond, laissant ainsi à l'exposition et au retour terminal du thème, ici, sa grâce, plus loin, la force de son cri presque désespéré. C'était magnifique.

Le programme s'achevait avec le premier recueil d'*Images*, deux *Préludes*, *Masques* et l'*Isle joyeuse* de Claude Debussy. Ceux qui ont eu le privilège de le connaître et la joie, plus rare, de l'entendre, ne peuvent oublier les sonorités étranges, les

ensorcelantes caresses et ce vol nerveux de libellules sonores qui naissaient de cette main puissante. « Quelle chance, me disait-il, après un concert de Marguerite Long, d'avoir une interprète qui ne nous trahira point, et qui, quand je n'y serai plus, jouera ma musique, d'après mes intentions et mes désirs. »

Marguerite Long connaissait ces paroles et s'en souviens religieusement.

La Sonate en ré majeur de Mozart commençait le deuxième concert, sonate charmante, jeune, gaie, allant droit son chemin, composée d'un *Allegro* léger, d'un *Adagio* souriant et d'un *Rondeau* à deux thèmes. On joue mal les sonates de Mozart, réputées trop faciles; on ose les faire apprendre aux enfants, comme les collégiens apprennent les fables de La Fontaine. Pourquoi réserver ce sort implacable à ce musicien et à ce poète?

La parfaite exécution de cette sonate prouve que son interprétation réclame une sensibilité, une technique, une expérience de la musique et du piano que ne possèdent jamais les enfants, les mêmes, j'imagine, qui récitent les *Deux pigeons*, l'*Homme et la couleuvre* ou le *Paysan du Danube*. C'est à faire pleurer les pierres, dirait le Roi Golaud.

Vous connaissez les *Kreisleriana*, cette fantaisie éblouissante de force rythmique, de passion ardente, de rêve, où sans aucun souci de construction, Schumann nous inonde de musique, de rythmes et d'harmonies. Nul musicien à part Sébastien Bach (le commencement et la fin) n'a dépensé, gaspillé plus d'invention mélodique; nul, mieux que Schumann n'a su corriger un développement rebelle, par le don magnifique d'idées nouvelles, fraîches, comme les fleurs d'un jardin au printemps. On a critiqué, on critiquera encore, son architecture ou son instrumentation. Laissons dire : il faut bien que tout le monde vive, et même les critiques... Mais les fautes de Schumann, ses maladresses, ses faiblesses mêmes, l'offrande royale de pensées merveilleuses les efface, les noie dans le torrent des délices et abolit la critique dans la dilection.

Jamais je n'ai entendu exécution plus parfaite de cette œuvre. Marguerite Long joue avec une volonté, une virtuosité, une sûreté de rythme, un charme de sonorité, que (est-ce une crainte ou une joie?) nous n'entendrons pas souvent.

« Le *Thème et Variations*, de Gabriel Fauré, écrit Joseph de Marliave, « ne rappelle en aucune façon » les *Thèmes* variés de la première époque classique, leurs sages broderies, leur naïve alternance de « *maggiore* et de *minore* ». Les onze *Variations* sont très libres. De strophe en strophe, le thème change son rythme, son allure, en conservant toujours son double caractère si tranché : mais ses métamorphoses, à mesure qu'elles se multiplient, rendent gloire à son unité première, car chacune se rattache à lui par la ligne générale et s'ordonne, suivant son dessin ascendant, puis descendant, sa courbe, quelquefois renversée. Cette courbe est plus ou moins allongée, plus ou moins apparente, toujours réelle cependant. La constance de cette analogie est assurément génératrice d'homogénéité; mais ce qui, plus qu'elle encore, donne à l'œuvre cette unité grandiose, c'est son architecture, c'est l'enchaînement même des variations. » J'éprouve un douloureux plaisir à citer ces quelques lignes d'une étude plus étendue et définitive, car aucun critique

n'a été plus avant dans la connaissance de l'œuvre de Gabriel Fauré, où le guidaient son esprit et son cœur.

« Comme ces *Variations* sont belles, me disait un jour Louis Diémer, qui ne les joua jamais, mais quel dommage qu'elles finissent *piano*. » Que de pianistes, éprouvant le même regret, s'enferment dans la même abstention!...

« Avec le sixième et le septième *Nocturnes*, écrivait Joseph de Marliave, « nous arrivons au sommet de l'œuvre fauréenne, « deux très hauts chefs-d'œuvre, qui peuvent se comparer à ce « que la musique a produit de plus parfait. » Et je me souviens d'avoir été l'un des premiers à écouter, sous les doigts de mon maître même, ces deux *Nocturnes* et le *Parfum impérissable*.

Comment oublier jamais ces sonorités que Gabriel Fauré sait demander au piano, ces doigts qui tombent sur les touches, doucement, mollement, avec un son toujours plein, toujours « rond ». Jamais de heurt, jamais de choc, un legato qui se souvenait du jeu de l'orgue, une légèreté de traits que, seul, le piano pouvait dessiner.

La 3^e *Valse caprice* achevait le concert. Que de musique dans cette œuvre! Rythmes qui s'élancent, mélodies qui s'attendrissent au point de faire regretter leur présence dans une *Valse*, fusées de notes s'épanouissant sous le voile tendre des thèmes, de la musique, encore de la musique, et de la musique toujours!

Claude Debussy achevait le premier concert; Fauré, le second. Remercions Marguerite Long d'avoir, elle, artiste française, interprété, à la française, les plus belles œuvres de ces deux Princes de notre génie français.

Et je songeais que Marguerite Long fut la première à répandre ces œuvres, qui semblaient attendre sa compréhension, sa virtuosité, et, osons le dire, son cœur, car elle apporta à leur diffusion toute sa force, toute sa jeunesse et tout son amour de la musique. Depuis, le temps, qui met toute chose en sa place, a donné à Gabriel Fauré, la place qui lui était due, la première. Il ne la doit qu'à lui, certes; mais quelle joie secrète pour une artiste d'aider, respectueusement, un Maître à la conquérir.

Gardons l'espoir que de telles manifestations d'art auront de nombreux lendemains. Quand une artiste atteint un tel degré de perfection, c'est un devoir pour elle de rajeunir les œuvres anciennes, d'imposer les nouvelles et d'affirmer ainsi, la Tradition éternelle.

Fidèle, ce faisant, au souvenir de l'Ami dont nous vénérions la mémoire, ceux qui ont lu ses *Études musicales*, n'ont pas senti seulement de quelle passion ardente de la musique il était possédé; une intuition rare guidait sa critique, une sûre et ferme doctrine assurait ses jugements : il savait aimer et faire aimer.

Par delà le plus noble trépas, que son ombre se réjouisse de sentir, comme dans sa vie, hélas! si brève, « cette harpe vivante attachée à son cœur ».

ROGER-DUCASSE.